

MARTIAL VICTORAIN

DES BONHEURS
AUTREMENT

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042534547

Dépôt légal : juin 2026

« ... Mais au bout du ch'min, dis-moi c'qui va rester
De notre p'tit passage dans ce monde effréné
Après avoir existé pour gagner du temps
On s'dira que l'on était finalement
Que des étoiles filantes... »
Les Cowboys fringants

J'ai écrit les derniers mots de cette histoire dans la chambre où nous avons partagé nos enfances, mais déjà, tu n'y étais plus... Dans cette chambre où pour un mot, une idée nocturne tirée de sous mon oreiller, je t'ai souvent réveillé et embarqué dans des nuits blanches sans que jamais tu ne m'en fasses le reproche.

J'ai voulu parler un peu de Nous, de notre époque, des musiques et des mobylettes, des gens que l'on a aimés et que l'on aime, de ceux qui nous ont traversés et qu'on n'oubliera jamais, de notre beau pays aussi, personnage à part entière de ce livre.

Alors, pour cette ténacité dont tu as fait preuve à toujours m'encourager et tout me pardonner, fidèle au poste, je continue.

À ta mémoire.

Préface

Dans son sixième roman *Des bonheurs autrement*, Martial Victorain¹ emmène le lecteur dans la commune de Hautecourt-Romanèche, qui affleure derrière Vétille, anagramme de Villette, région de l'Ain dont il est originaire. Puisant dans la réalité de ce territoire familier, le romancier en nourrit sa matière romanesque. Les coteaux, la vallée, la rivière ne sont pas de simples décors : ils portent l'empreinte d'un vécu intime et nourrissent son imaginaire.

D'emblée, l'incipit pose le cadre : Vétille suffoque sous une chaleur accablante. « En ce milieu de matinée, Vétille était un village incandescent, un essaim de maisons sur les toits desquelles le soleil s'écrasait comme un fruit trop mûr. » De cette atmosphère écrasante émerge peu à peu une œuvre chorale émouvante dans laquelle l'écrivain fait entendre la singularité de chaque voix, de chaque personnalité, de chaque ressenti. Les points de vue se tissent et se croisent, plongeant le lecteur dans la trame familiale et sociale d'une société rurale parcourue de multiples vibrations émotionnelles. La canicule sévit depuis de longues semaines. Louis vient de mourir, Louise, son épouse, mutique depuis un accident vasculaire cérébral, semble déjà sur le point de le rejoindre. Leurs enfants ingrats, égoïstes et cupides préparent l'entrée de cette dernière en maison de retraite afin de vendre au plus vite la propriété familiale. Le maire, Gilbert Moïssen, personnage cynique et affairiste, animé d'une ambition effrénée, – « Il s'imaginait déjà le buste qui un jour le mettrait à l'honneur sur la place du village. Il voyait son nom partout » – et la municipalité rêvent d'y aménager un parc d'attractions destiné à attirer

1 Deux fois lauréat du prix Claude Favre de Vaugelas, en 2016 et 2018.

les touristes, sans se soucier de la nature sacrifiée, éventrée, « des arbres ébranchés, arrachés, broyés ». Mais dans la propriété de Louise, la vie s'apprête à reprendre ses droits.

Afin de s'occuper de cette femme âgée, en attendant son départ prochain pour la maison de retraite, survient Automne, vingt ans à peine. L'une au bout de sa vie, l'autre au seuil de la sienne. Et tout bascule. La joie, la musique, la vie reviennent habiter la maison. Les forces de la vie triomphent sur les forces de la mort.

Chaque personnage, fortement typé, est brossé à traits précis : caractéristiques physiques, qualités, défauts, manies récurrentes, autant de motifs revenant régulièrement comme des notes de musique composant la partition vivante de cette fresque humaine et donnant à chacun un relief singulier. Ainsi se dessinent certains leitmotive. Comme par réflexe, Angelina, l'amie italienne de Louise, accomplit des gestes refuges : elle aspire par les narines une prise de tabac et serre son petit crucifix suspendu à son cou ; l'étonnante et flamboyante chevelure rouge d'Automne capte tous les regards ; l'énigmatique odeur de tabac Caporal et le mensonge de Louise entretiennent un mystérieux suspense. Tous ces échos, des jeux de rimes intérieures (« nous devenons incandescents, phosphorescents, resplendissants, conquérants et triomphants ») instaurent un tempo envoûtant qui tient en haleine le lecteur. L'architecture rigoureuse du roman fait alterner réalité et hallucinations, présent, – paraissant se dérouler en temps réel –, et souvenirs, dialogues, ainsi qu'une narration proche du flux de conscience et du monologue intérieur, faisant entendre les pensées et les propos des personnages tels qu'ils les formulent avec leurs propres mots, empreints de l'accent du terroir, expression de leur vision du monde. Essentiellement derrière André Vidor, le patron du café du village, à « la tignasse floconneuse », défenseur de la nature au franc-parler et nostalgique des années quatre-vingt, se devine l'écrivain lui-même, amoureux d'une campagne encore préservée, authentique et belle à l'opposé de la ville bruyante, anonyme, artificielle et perversie. L'ouvrage de Martial Victorain à l'écriture ciselée et aux métaphores concrètes d'une esthétique à la fois picturale

– « Les falaises sont des vagues qui s'écrasent sur la palette d'un peintre » –, poétique – « Louise se penchait au balcon de sa mémoire » –, humoristique – « Puis, plus sérieux qu'un pape place Saint-Pierre un dimanche de Pâques » et d'une grande puissance corporelle – « Louise sentait le poids d'un bulldozer lui écraser la poitrine » –, est un hymne à une nature aujourd'hui fragilisée par le changement climatique et l'aveuglement des hommes, trop souvent tentés par le profit immédiat sans souci de l'avenir ; un hymne aussi aux ruraux, à la vie campagnarde – et au Revermont – célébrant ces petits bonheurs simples qui font la saveur de l'existence : écouter le silence, regarder l'immensité du ciel, sentir la fragrance des herbes, savourer des « amarenne alla grappa ».

Des bonheurs autrement de Martial Victorain : un roman sensible et profondément humain, animé d'un lyrisme feutré, où résonne la musique discrète des bonheurs simples.

Annie Forest-Abou Mansour
Docteure en Lettres
Professeure certifiée de Lettres modernes
Chroniqueuse littéraire
Site littéraire : L'Écritoire des muses

1

En ce milieu de matinée, Vétille était un village incandescent, un essaim de maisons sur les toits desquelles le soleil s'écrasait comme un fruit trop mûr. Coincées entre les pierres chaudes des murs et la mélasse du goudron, ses ruelles mollassaient.

L'endroit était désert, sans âme qui vive pour braver l'étouffante tiaffe d'un monde qui semblait ici tenir en suspension. Il n'y avait, pour échapper à cette tiédeur, que les ventres noirs des maisons dans lesquels trouver un peu de fraîcheur et de réconfort.

C'est dans cette ambiance surchauffée, par un dimanche d'avril que tout commença. Un dimanche où l'ennui sur son 31 se tenait au grand complet.

On aurait pu croire qu'ici commençait la fin.

Dans le semblant de douceur des trois tilleuls qui ombrageaient la petite place, ceint entre le bâtiment de la mairie et le terrain de jeu de boules, se trouvait un vieux lavoir aux pierres polies. Au pied de ce lavoir, un mince filet d'eau suintait entre des dalles moussues.

En passant par-là, on respirait des odeurs de vase qu'un courant d'air vous pétrissait aux narines.

Tout le reste du village ne tenait qu'à sa flaccidité habituelle, et, on ne sait par quel prodigieux miracle, aux enseignes de ses trois derniers commerces. La boulangerie *Foucard*, l'épicerie *Mercier* qui fait l'angle, et sur le trottoir d'en face le bistrot *Chez Dédé*.

Il n'y a pas si loin encore, on y trouvait la quincaillerie du père Marius, la boucherie des Verneuil et le tabac-presse de l'Henriette et du Pierrot. Du passé de ceux-là ne subsistaient

que les plaques rouillées au-dessus des devantures abandonnées. L'école primaire et sa cour de récréation boursouflée de rires et de ballons prisonniers, elle aussi avait disparu.

Plongé dans ce décor soporifique, rappelant par certains côtés un cloître à l'heure de la prière, on aurait pu croire que les habitants avaient succombé à la canicule qui toastait la région depuis plusieurs semaines. Pourtant, le village regroupé autour de sa petite église pareil à un troupeau son berger, défait l'usure du temps. Il plongeait ses racines au cœur d'une vallée que guidait une procession de collines. Des monticules couverts de bois et infatigables à vouloir rester debout.

39 à l'ombre, la fièvre qui s'inscrivait au mercure des baromètres battait tous les records ce matin-là. Du jamais vu à cette période de l'année.

Pour ne pas céder à autant de paresse, mieux valait laisser de côté ce monastère de maisons et se tenir sur le trottoir de la rue principale, entre le café Chez Dédé et l'angle de l'épicerie Mercier qui lui fait face.

Une fois bien installé, une fois bien à son aise, depuis cet endroit laisser courir le regard.

La vue ici porte jusqu'aux lignes d'horizon qui vous pénètrent la rétine pour ne plus en sortir. On se croirait assis sur la margelle d'un puits, à contempler par cette lucarne toute la beauté du monde. C'est grand. Ça part, va en zig-zaguant jusqu'au fond de la vallée pour finir par se perdre quelque part de l'autre côté, là-bas, en un endroit où les anciens coteaux ont rendez-vous avec le ciel. Pas de place ici pour le vide ou l'à-peu-près, le semblant ou le paraître. L'océan végétal remplit tout, submerge tout. C'est alors que vous vient la sensation d'un génie vous prenant par la main. Vous sentez que quelque chose bouge, que ça vous pousse à l'intérieur. Et si ça vous pousse là, si ça germe dans l'humus fécond de vos esprits, si ça prend racine et vous frissonne jusqu'à l'épiderme, c'est signe que le terreau est bon. Et alors, peut s'accomplir le long travail des révélations.

Par endroits, des pelotes de cumulus s'effritent. Des copeaux de nuages se décrochent, roulent par les sous-bois pour aller se jeter dans la rivière qui passe en contrebas, lascive, presque immobile. Un peu comme passerait un lézard sur le dos d'une pierre.

Dans tout ce paysage, par couches géographiques successives, mille fois le métier a été remis sous la pédale du rouet. L'érosion, les concrétions, les mouvements des plaques tectoniques, les vents, les sédimentations, les perturbations climatiques... Absolument tout a contribué à ce génial désordre. Dans cette dimension hors dimension, chaque couleur est rigoureusement à sa place. Pas une ne déborde. Pas une ne jure. Il faudrait être aveugle ou bien menteur pour prétendre le contraire.

Sur un des côtés du panorama court la ligne brune d'une terre labourée au petit matin. Une terre qui, si elle a fumé dans l'aube naissante, ne fume plus et termine de cuire en plein soleil comme une vaisselle de potier.

Quand le soir descend sur cette tempête des sens, quand le soleil plonge dans la rivière où il va s'éteindre, les falaises sont des vagues de couleurs qui s'écrasent sur la palette d'un peintre. Et c'est chaque fois cérémonie émouvante que d'assister à cette métamorphose des parois. L'agonie d'un crépuscule offrant à l'aube qui bientôt naîtra sa chrysalide de couleurs.

C'est en ce lieu que la vallée est la plus étroite, et la plus haute aussi.

Dans le fond du tableau, bordée d'une rangée de platanes, une petite route comme tirée au cordeau, souligne ce décor et va se perdre on ne sait pas bien où. Alors on devine. Alors on suppose. Et en observant mieux, en un endroit où l'œil hésite encore, sous l'effet de la chaleur et du bitume qui braille, on croirait une coulée de plomb.

Mais il n'en est rien.

On se dit alors que ce pourrait être, pourquoi pas ? le reflet d'un miroir halluciné. Mais il n'en est rien non plus.

Ni plomb ni miroir.